

Entre accueil et écueil

André Roy

David Cronenberg
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (1992). Entre accueil et écueil. *24 images*, (59), 60–62.

ENTRE ACCUEIL ET ÉCUEIL

par André Roy

Sous la direction de Jacques Matte, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue fêtait cette année son dixième anniversaire. Le festival garde, avec son accueil impeccable, la réputation d'être une manifestation à dimension humaine. Dans cette région du pré-Nord québécois qui souffre comme toutes les autres régions du Québec d'indigence cinématographique tant par le nombre d'écrans que par la programmation presque permanente de produits des Majors, ses animateurs avouent faire œuvre d'éducation en attirant chaque année de plus en plus de spectateurs (l'objectif de 91 était de dix mille)

vers une sélection d'œuvres d'autres festivals (Cannes, Berlin, Annecy, Clermont-Ferrand, Toronto, Montréal), autrement inaccessibles.

Cela dit, et pour toutes ces raisons, la spécificité de ce festival est difficile à cerner, surtout lorsqu'on voit la liste des longs métrages présentés. Écueil en vue. Certes le festival a une importante (et ravissante) sélection de dessins animés, choisis pour la plupart à Annecy, et, ce qui n'est pas rien et fait courir les foules et la gent journalistique de Montréal, un programme de courts et moyens métrages québécois tout frais sortis des laboratoires. Ainsi

étaient présentés en première ou en avant-première nord-américaine le moyen métrage de Jean-Claude Labrecque, *67 bis, boulevard Lannes*, un documentaire sur le séjour parisien de Claude Léveillé, qui a fait un tabac en septembre dernier au Festival de Blois en France (je me demande bien pourquoi); le long métrage de Paule Baillargeon, *Solo*, une assez jolie comédie sur les couples antagonistes; le moyen métrage plutôt éprouvant de Pierre Gang, *J'te demande pas le ciel!*, sur les relations difficiles entre une mère se mourant d'un cancer dans une chambre d'hôpital et son fils cadet, un adulte froid et

distant; le documentaire de Diane Létourneau, *Pas d'amitié à moitié*, plus un trip personnel de la cinéaste qu'une véritable réflexion sur l'amitié entre femmes; le moyen métrage de fiction de Denys Lortie, *Les bums du paradis*, conte médiéval futuriste (!) qui n'est en fait qu'un galimatias indigeste et prétentieux; et, une belle surprise, une fiction de 56 minutes de Manon Briand, *Les sauf-conduits* (voir critique dans ce numéro).

Mais revenons à nos longs métrages, pierre de touche de tout festival. On en comptait vingt dont une bonne majorité n'était pas transcendante comme le dit l'expression. Pas de véritable ligne éditoriale dans le choix des films sinon celle trop évidente de servir de rampe de lancement aux acquisitions récentes des distributeurs montréalais; on n'est pas contre cet objectif, mais il est insuffisant pour une manifestation qui veut faire un réel travail éducatif et en profondeur avec son public. Ah! promotion quand tu nous tiens! La sélection de cette dixième édition m'a semblé manquer de rigueur et de vigueur.

Déception

Dès sa soirée d'ouverture, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue nous a infligé la dernière œuvre de Werner Herzog, qui a rafflé quatre prix à Venise dont, paraît-il, le Prix de la critique; j'avoue que je ne comprends pas une telle avalanche d'honneurs sur ce film de boy-scout à la fois mégalo et misogyne, coproduit par le Canada, l'Allemagne et

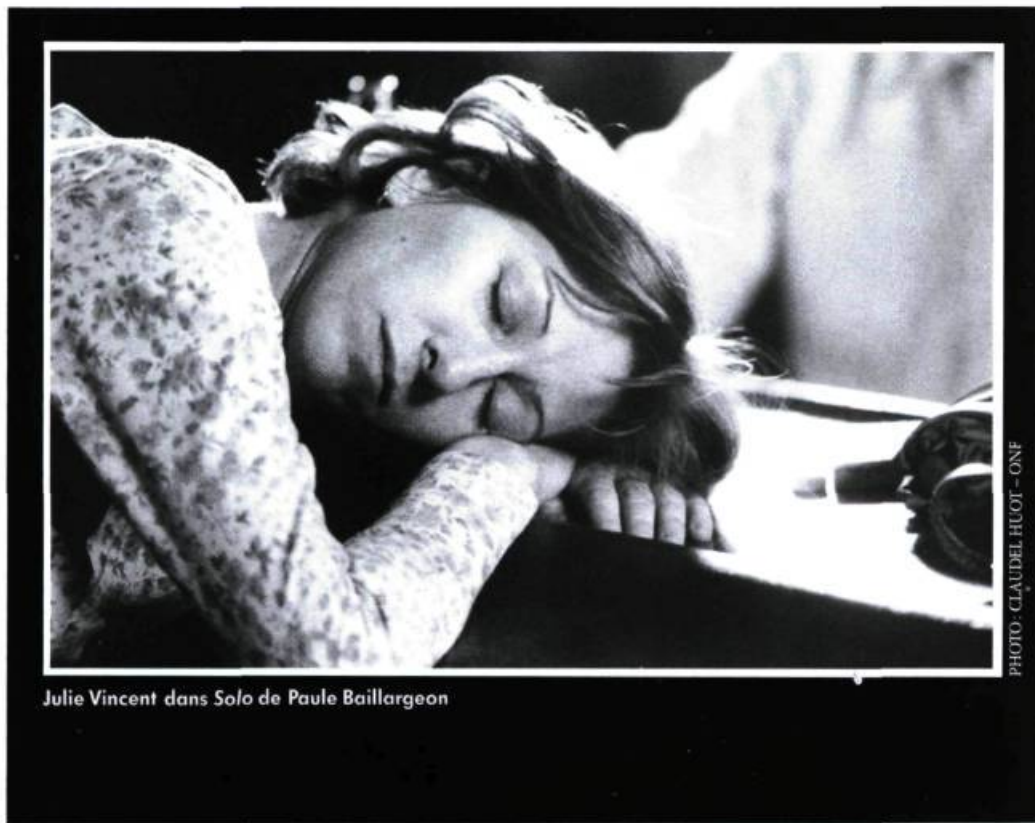


PHOTO: CLAUDEL HUOT - ONF

Julie Vincent dans *Solo* de Paule Baillargeon

la France. *Le cri de la roche* expose la rivalité entre deux grands alpinistes pour la conquête de la montagne du Cerro Torre en Patagonie (Herzog a vraiment une fixation malade sur l'Amérique du Sud), rivalité dont le moteur est une femme (naturellement). C'est plein de beaux paysages dignes d'un documentaire de *National Geographic* et de sentiments virils (nous, les hommes, nous devons nous surpasser), mais l'histoire ne tient qu'à un fil, ou plutôt à un piolet. C'est navrant d'infantilisme et indécentement vain. La morale de l'histoire suggère insidieusement que tous les défis que peuvent se poser les hommes sont irrémédiablement ratés à cause de la femme. Pouah!

Autre coproduction, entre la France et le Québec, *Alisée*, le troisième film d'André Blanchard (qui est, d'ailleurs, un enfant du pays abitibien). Après *Beat* et *L'hiver bleu*, deux œuvres qui décrivaient, avec peu de moyens et beaucoup de conscience critique, des situations sociales pénibles comme le chômage, Blanchard se fourvoie complètement dans une comédie de situations pour le moins affligeante qui réunit un trio. Il y a là une jeune fille prénommée Alisée, une Française, prétendue nymphomane, et deux hommes : Jérémie, amnésique et cardiaque, un croisement d'infans et de débile, et Georges-Étienne, homosexuel et psychiatre douteux qui a profité de la maladie de Jérémie pour en faire son amant. Ça se veut léger mais ça frôle sans arrêt la caricature, et ça y tombe le plus souvent; les dialogues sont

d'une trivialité et d'une fausseté déconcertantes; le film hésite entre plusieurs genres (comédie de mœurs, histoire d'amour, mélodrame, enquête policière); en plus c'est photographié par-dessus la jambe. Quelle déception!

Autre déception: le deuxième long métrage d'Éric Rochant, *Aux yeux du monde*, qui est la version provinciale et prolétaire d'*Un monde sans pitié*. Bruno, le protagoniste principal, n'est ici que l'alter ego d'Hippo et comme ce dernier il constate l'absurdité de la vie. Plus infantile, ou en tout cas moins intelligent qu'Hippo, Bruno se révoltera en détournant

un car scolaire pour s'imposer aux yeux de sa blonde, à défaut, on l'aura compris, de s'imposer aux yeux du monde. Le message est clair et peut se résumer ainsi: le monde est con et on n'a rien à en cirer. On peut être pour ou contre, sauf qu'Éric Rochant ne fait rien pour expliquer ce constat d'une jeunesse défaitiste et affiche une inexplicable indifférence pour la tragique situation de son héros. Cette indifférence amène inévitablement une certaine mollesse dans le scénario qui sombre en répétant toujours les mêmes scènes: l'autobus circule, s'arrête, Bruno en descend accompagné de deux enfants et téléphone à

son amie. Heureusement que le cinéaste possède un don pour la comédie qui désennuie un peu, et que, contrairement à beaucoup de débutants, il n'affiche jamais son savoir-faire ni n'appose, en terroriste, sa signature, disons à la façon d'un Besson ou d'un Beineix (de ce dernier, le festival a cru malheureusement bon de présenter l'intégrale de *37°2 le matin*).

Direct et retors

Ce qui n'est pas le cas d'Olivier Schatzky avec *Fortune Express*. Dès les premiers plans, on sent que le réalisateur avec ce premier film veut s'imposer et marquer chacun de ses plans,



Yvan Attal dans *Aux yeux du monde* d'Éric Rochant

soit en adoptant un angle incongru de caméra soit en bourrant d'effets imprévus la bande-son. Proche d'un Éric Rochant dans son message, Schatzky se fait plus simpliste et évident. Un jeune alpiniste (tiens, tiens!), Patrick, se retrouve, à la suite d'un accident, paraplégique et confiné dans un centre pour handicapés; il est récupéré par deux autres gars, handicapés comme lui, qui préparent un hold-up et qui ont besoin de lui pour son agilité motrice. Mais avant d'arriver au hold-up attendu, l'auteur ne se prive pas de dire sa haine du monde; ses personnages suent tellement cette haine que ça vous donne froid dans le dos. Ajoutez à cette atmosphère d'antipathie violente une interprétation surjouée et un filmage

ostentatoire, et vous avez un film assommant comme un coup de poing. C'est direct parce que ça ne veut pas vous faire réfléchir.

Vous avez tout le contraire avec Patrick Dewolf avec ce qu'il considère lui-même comme son premier vrai film. *A Lapse of Memory*, une coproduction franco-canadienne qui sortira début 92. Dewolf, ayant surtout une longue carrière de scénariste derrière lui (il a travaillé avec Alain Cavalier et Patrice Leconte, entre autres) et un film de commande à son crédit, *Moi vouloir toi*, a concocté un scénario subtil et complexe sur un garçon nommé Bruce à la recherche de ses origines; c'est la construction du roman familial telle que nous l'enseigne la psychana-

lyse: un fils croit que son père et sa mère ne sont pas ses vrais parents; d'ailleurs Bruce suit une thérapie. À scénario subtil et complexe, une mise en forme qui l'est tout autant, le cinéaste ayant opté pour une fragmentation extrême du récit. On sent que le réalisateur se fait une haute idée du spectateur, un spectateur qui risque, malheureusement, de sortir déçu de la projection. Trop découpée, trop volontairement éclatée, la fiction nous échappe et file, pour ainsi dire, comme du sable entre les doigts. Il est difficile d'être captivé et touché par la quête de Bruce, à laquelle s'ajoutent une sorte de suspense policier et politique et une histoire d'amour adolescente qui mêlent pas mal les cartes. Bref,

c'est comme si l'auteur avait voulu trop en mettre comme cela arrive souvent avec une première œuvre. Cependant, *A Lapse of Memory* est assez exigeant et retors pour nous faire espérer qu'avec son prochain film Patrick Dewolf aura la chance de s'affirmer pleinement.

Pour donner une idée plus complète de la sélection de ce festival, signalons qu'y ont été également présentés plusieurs films déjà recensés par *24 images*: *Un cœur qui bat* de Dupeyron, *La demoiselle sauvage* de Pool, *Europa* de von Trier (qui sortira probablement à Montréal sous le titre de *Zentropa*), *Hors la vie* de Bagdadi et *Nelligan* de Favreau. ■

LES DIXIÈMES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

La rétrospective annuelle de notre cinéma

*Vous êtes cordialement invité à assister
aux dixièmes Rendez-vous du cinéma québécois
qui se tiendront du 6 au 15 février 1992 à Montréal
- Cinémathèque québécoise et Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau -
ainsi que du 18 au 23 février 1992 à Québec - Musée de la Civilisation -
et à y rencontrer les principaux artisans de la vidéo et du cinéma québécois.*

Jean-Claude Labrecque, président

**Des films, des vidéos, des débats, des expositions, des soirées spéciales.
Programme disponible dès le 28 janvier 1992 • Renseignements : (514) 252-3021**